

il avait fait un plan trop vaste. Quoiqu'il ait développé plusieurs points importants comme il le fallait, il n'y avait, pour nos oreilles européennes, rien de bien saillant dans ce qu'il a dit. C'est la première fois qu'il parlait en chaire, et cela l'a passablement gêné. Dans d'autres circonstances, il parle avec beaucoup d'à-propos, et même d'une manière frappante, employant des images auxquelles nous ne penserions pas, et s'en servant d'une manière très heureuse.

Je n'ajouterai rien de plus, le temps me presse. J'ai reçu et communiqué à MM. Dyke et E. Casalis, l'avis que d'Yverdon ou avait envoyé à Paris, avec destination spéciale pour l'école normale, 1,122 francs, et de Genève, 2,000 francs.

Recevez, chers et honorés directeurs, les salutations bien sincères de votre dévoué en Christ.

A. MABILLE.

---

*Lettre de M. COILLARD.*

Mamoussa, 25 avril 1869.

Messieurs et chers frères,

Motito n'est qu'à douze ou quinze lieues de Kuruman. Nous ne pouvions donc pas résister aux invitations de nos amis, ni à notre désir de visiter cet endroit dont le nom était associé aux souvenirs les plus doux de notre enfance. Nous ne fûmes pas désappointés. Avec son large ruisseau d'eau limpide et ses magnifiques jardins, Kuruman est une riante oasis au milieu d'un triste désert. La civilisation y a fait de grands progrès. Un Parisien, un des enfants d'Abraham, homme de bonne éducation, et d'une affabilité qui fait honneur au nom français, y est établi comme commerçant. On irait loin pour trouver un magasin mieux fourni et mieux achalandé que le

sien. — Si, à cause de ma mauvaise santé, nous ne pûmes juger de l'œuvre spirituelle, une chose nous a remplis d'admiration, c'est l'école et la salle d'asile que dirige Mlle Moffat. Je n'ai vu nulle part, en Afrique, une école aussi bien organisée. Le seul souvenir mélancolique que nous ayons remporté de Kuruman, se rattache à un endroit solitaire sur le penchant d'un coteau. Là, à l'ombre de quelques arbres reposent des serviteurs et des servantes de Christ, qui ont consommé au service de leur Maître le sacrifice de leurs vies. Que de récits touchants nous avons entendus parmi ces pierres tumulaires, dont le nombre étonne ! Eux aussi ont souffert ! Mais ils s'étaient dit et redit sans doute, dans le langage sublime de la foi : « Si nous souffrons avec Christ, nous règnerons aussi avec lui. »

Au commencement de janvier, nous fîmes une deuxième visite à Kuruman, où les missionnaires de la Société de Londres se trouvaient réunis en conférence. Parmi tous ces frères comparativement jeunes, M. Moffat père et sa digne compagne sont de vénérables patriarches. Ils appartiennent à une génération qui n'est plus. M. Moffat a passé sa 70<sup>e</sup> année et compte plus d'un demi-siècle de ministère ! Mais il a encore le cœur jeune et bouillant. Il a trouvé dans son fils, le révérend J. Moffat, un digne successeur, un ouvrier zélé. — Nous eûmes bien du plaisir à faire la connaissance de quelques-uns de ces frères, les hardis pionniers de l'armée missionnaire au sud de l'Afrique.

L'un d'eux, le Rév. M. Sykes, arrivait du pays de Mossélékatsi, où il travaille depuis plus de dix ans, avec un collègue, sans succès apparent. Un autre, M. Price, maintenant fixé parmi les Bakuénas que gouverne Séchélé, est le seul survivant du parti missionnaire envoyé il y a huit ou dix ans chez les Makololos au-delà du Zambèze. Il est douloureusement intéressant de recueillir de sa bouche une foule de détails sur cette tentative héroïque qui fixa alors les regards de l'Eglise, et remua si profondément les cœurs. C'est là une

glorieuse page dans les annales des missions contemporaines, une page bien connue de tout le monde. Ce qui l'est moins, ce sont les châtimens terribles qui ont fondu sur la tribu coupable. Sékéléto, le fils du célèbre guerrier Mossouto Sébétoane, qui émigra dans ces parages lointains, Sékéléto périt dans un combat. Aussitôt toutes les peuplades que son père avait soumises se soulevèrent, et par la trahison, par des guet-apens, des attaques nocturnes, elles ont réussi à se débarrasser de leurs tyrans en masse et à exterminer la tribu des Makololos.

Vous savez qu'elle était notre mission à Motito. Nous avons trouvé la vigne du Seigneur avec ses cloisons rompues, et presque étouffée par les ronces et les épines. Il y a là de quoi nous affliger plutôt que nous étonner, si nous réfléchissions au délaissement dans lequel cette station a été, et à l'influence du paganisme qui règne encore tout autour.

Notre ministère y a été de courte durée, et nous n'osons espérer que le peu de bien que nous y avons fait soit permanent. Quoi qu'il en soit, nous pouvons signaler quelque progrès. La congrégation par exemple s'est doublée et nous avons réussi à y introduire de l'ordre.

En février, nous commençâmes dans le district une tournée d'évangélisation. Nous pensions être quatre ou cinq semaines en voyage, mais le Seigneur en avait décidé autrement comme vous le verrez. Nous visitâmes d'abord Nyessa, un hameau de trente ou quarante familles de Barolongs, à deux jours de la station. Là vit un chrétien, Matsime, qui fait les fonctions d'évangéliste. Une poignée d'adultes et d'enfants assistent bien au service et viennent à l'école, mais pas signe de conversion, Et pourtant Matsime ne manque pas de zèle. Il a construit un abri pour servir de chapelle, s'est acheté une petite cloche, et, jour après jour, il appelle les gens à l'école et à la prière. Sa salutation fut caractéristique : « Vous me trouvez comme une pauvre gazelle égarée au milieu d'une troupe de buffles. » Nous ne perdîmes pas notre temps

dans ce village païen; mais la chaleur devenait suffocante, et une sérieuse indisposition de ma femme nous remplit d'anxiété. Dès que l'état de notre chère malade le permit, nous continuâmes notre route. Deux jours et une nuit de marches forcées, à travers des sables profonds et arides, nous amenèrent à Morokoeng. Voilà bien l'Afrique telle que je me la représentais autrefois. Des plaines à perte de vue, des pierres, du sable, un sable scintillant que recouvrent à peine un méchant chardon rampant et quelques touffes d'herbe; ici et là, des broussailles épineuses, des mimosas clair-semés rongés par les fourmis blanches; de l'eau nulle part. Je me trompe : à Morokoeng même, dans une saline desséchée, se trouvent deux sources d'eau nauséabonde, que se disputent deux villages rivaux. Nulle part, nous n'avons tant souffert de la chaleur et de la lumière. Ce n'était pas de la chaleur, on aurait dit du feu, le sable nous brûlait les pieds, le soleil nous poursuivait impitoyablement partout, de son lever à son coucher; de l'ombre nulle part. La tente et le wagon étaient deux fours infestés d'essaims de mouches aussi méchantes que des abeilles irritées. Ajoutons qu'à notre insu, nous avons planté la tente sur le lieu même de la terrible catastrophe qui nous enleva notre bien-heureux frère Frédoux, et vous comprendrez sans peine tout ce que ce séjour de chaleur et de fièvres avait d'écrasant pour nous. Le souvenir de Morokoeng nous poursuivra longtemps encore comme celui d'un cauchemar.

Ces lieux sont hantés par des marchands anglais qui viennent s'y procurer des plumes d'autruches et des fourrures, en échange d'armes, de poudre, de vêtements et de boissons spiritueuses. Les habitants de Morokoeng ont résisté jusqu'à ce jour à l'influence de l'Évangile. Ils habitaient autrefois Molito même, et ont eu l'avantage du ministère de M. Lemue. Depuis qu'ils ont émigré, M. Frédoux les a régulièrement visités et cependant il n'y a pas une âme parmi eux qui fasse profession de christianisme. Pendant les quelques

jours que nous fûmes parmi eux, nous parvîmes à rassembler d'assez bonnes congrégations; mais il n'y avait pas à s'y méprendre, nous taillions dans le roc. Il existe là un véritable système d'esclavage qui endureit les cœurs. C'est ici la porte du Khalahari, désert affreux, peuplé de hordes qui y vivent de chasse et n'ont guère pour se désaltérer que des melons d'eau sauvages. De temps immémorial, dit-on, les Batlapis et les Barolongs en ont fait leurs esclaves. Chaque année, à certaines époques, ces maîtres impitoyables vont s'emparer du produit de la chasse de ces infortunés, plumes et fourrures, saisir ceux qu'ils veulent pour les employer à de durs travaux, souvent même sans respecter les liens du sang. Le cœur saigne à la vue de ces misérables, mal vêtus, mal logés, et se nourrissant comme ils peuvent, de racines et de baies sauvages.

On comprend quelles doivent être les conséquences de cet odieux système pour les mœurs et le caractère national.

Voilà le grand obstacle qui, dans cette région particulière, bien plus que la polygamie ou toute autre coutume païenne, s'oppose aux progrès du christianisme.

Nous avons à peine quitté Morokoeng que les bruits de guerre les plus alarmants semèrent partout la consternation.

On disait que les Boers du Trans-Fal avaient attaqué et mis en déroute les Koranas de Mamousa et le chef des Batlapis. Chacun prenait la fuite. Après une mûre délibération, nous résolûmes, au grand étonnement des natifs, de poursuivre notre voyage. Nous apprîmes plus tard que l'armée formidable dont les faits d'armes avaient répandu l'épouvante dans toute la contrée, n'était qu'une commission chargée par le gouvernement du Trans-Fal de régler avec les chefs une importante question de limites; mais c'est ce que nous ignorâmes pendant plusieurs jours. Toutefois, nous avons le calme et le contentement d'esprit que donnent la confiance de Dieu et l'accomplissement d'un devoir.

Mais autre embarras. La faim se faisait sentir et nous étions en plein désert. Nous dételâmes, un soir, près d'une mare d'eau salée, espérant y trouver du gibier. Bientôt, des hurlements effrayants qui sortaient des roseaux nous convainquirent que nous étions dans des parages dangereux. Toute la nuit, nos gens entretenirent des feux, tirèrent des coups de fusil; le roi du désert nous salua de loin, mais ne nous visita pas. Nous partîmes, au point du jour, pour aller camper sous un bosquet de mimosas sur les bords d'un étang couvert d'oiseaux aquatiques. Quel bonheur ! voilà l'abondance ! Hélas ! après avoir abattu un canard, un seul ! mon domestique, qu'une si bonne chance rend nerveux, charge à plomb en oubliant la poudre, bourre et bourre si bien que tous nos efforts pour vider l'arme sont vains, et cela, pendant que des nuées d'oiseaux s'abattent sous nos yeux de la manière la plus agaçante. Mais voyez la bonté de Dieu ! Voici que des pâtres qui fuient avec leur bétail, ont aperçu le wagon ; ils nous apportent, avec des outres du lait caillé, les quartiers d'une grosse antilope fraîchement tuée. Le marché est vite conclu, et, avec l'abondance, l'entrain rentre au campement. Nos Bassoutos passent le reste du jour à dépecer et à sécher la viande, et à chanter.

Mais parlons de Mamousa, où nous arrivâmes trois ou quatre jours plus tard. Ce fut une fête au village. Les Koranas ont le cœur chaud, et on n'est pas longtemps parmi eux sans le sentir. Nous nous mettons immédiatement à l'œuvre.

Notre premier soin est pour la chapelle, qui menace ruine, et où les gens, faute de bancs, s'accroupissent dans le plus grand désordre. Un mot suffit à ce sujet. Dès le lendemain de grand matin, on voit les jeunes gens, conduits par le fils du chef, chariant de l'eau et faisant des briques, les femmes et les jeunes filles pétrissant le mortier et badigeonnant le primitif édifice. Pendant deux semaines, le village présente l'aspect d'une fourmière, l'activité ne se ralentit pas un instant. Enfin le temple fut plâtré et blanchi, les bancs fu-

rent construits, et quand, le dimanche, l'assemblée fut décentement assise pour la première fois, plus d'un regard trahissait un sentiment de contentement bien naturel. L'école est fréquentée par une soixantaine d'élèves, jeunes gens et jeunes filles; il y a plus de cent noms inscrits sur la liste. Ce qui frappe, c'est la bonne volonté et l'entrain des écoliers. Malheureusement, le fils d'Andréase, un homme de 40 ans déjà, malgré tout son zèle, n'est pas à la hauteur de sa tâche. Nous avons naturellement essayé de réorganiser et d'enseigner. Chaque jour, nous avons une et quelquefois deux réunions d'un caractère ou d'un autre. Mes Bassoutos, Johanne et Joas, nous ont été d'un grand secours, chacun à sa place. C'est ainsi que se passa un mois des plus agréables. Nous nous préparions à retourner à Motito, lorsque je tombai malade. Ma chère femme se trouvait mieux, mais peu forté. Nos gens aussi avaient dû payer leur tribut à ce climat excessivement chaud; l'état de Joas nous inquiétait beaucoup. Par un inexplicable oubli, nous n'avions emporté ni médecines, ni aucun de ces aliments légers qui en pareil cas sont si nécessaires. Nous étions dans notre voiture par une pluie battante ou par un soleil de feu, qui se succédaient tour à tour. Triste hôpital qu'un wagon! Les Koranas firent preuve d'une affection et d'un dévouement que nous n'oublierons jamais.

M. Brown, un des missionnaires de la Société de Londres, ayant appris notre détresse, vint à notre secours. Le Seigneur, dans sa miséricorde, m'a une fois encore ramené à la vie. En me mettant tant de fois en présence de la mort, il veut sans doute me familiariser avec elle, et donner pour moi plus de réalité aux choses du ciel.

C'est dans ces circonstances que nous avons appris la nouvelle de la pacification du Lessouto. Une lettre très édifiante de notre troupeau, avec quelques lettres plus vieilles de nos frères, nous apprennent que le chemin de Lérivé nous est enfin ouvert, et que notre présence y est nécessaire. Nous

nous mettrons donc en route dans l'espoir que le voyage me fera du bien. Ne pouvant, dans mon état de faiblesse, songer à retourner à Motito, j'y ai envoyé Johanne pour chercher les choses que nous y avons laissées et pour porter nos adieux à l'Eglise.

Dès que j'ai pu me traîner jusqu'à la chapelle de Mamousa, nous avons eu le baptême de trois néophytes et la communion. Ce fut une journée de grandes émotions, et aussi, je l'espère, de grandes bénédictions. Depuis lors, j'ai béni plusieurs mariages.

Les Koranas s'affligent de voir nos préparatifs de départ. Braves gens, nous leur rendons bien l'affection qu'il nous ont vouée ! Nous garderons toujours d'eux et de notre séjour parmi eux le plus doux souvenir. Que le bon Berger veille encore sur ces tribus délaissées, pourtant si intéressantes (1)!

Votre dévoué frère,

F. COILLARD.

## MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

### MISSION PRESBYTÉRIENNE DU LAOS.

Les deux missionnaires américains établis, depuis deux ans seulement, à Chiengmaï, capitale du Laos, commencent à recueillir quelques fruits de leurs travaux. Ils ont eu, en janvier dernier, la joie de pouvoir administrer le baptême pour la première fois ; et le néophyte qu'ils ont ainsi admis

(1) Comme on l'a vu plus haut, ce vœu de M. Coillard va être réalisé pour Motito et Mamousa, par les arrangements faits avec la Société de Londres.  
(Note des Réd.)